

TURC

S'il vous arrivait de rencontrer Turc, soit par les rues de la ville, soit dans les champs, vous remarqueriez tout de suite sa taille peu commune et la belle apparence que lui donne son pelage gris argent ; s'il vous arrivait de le voir attelé à la petite voiture à quatre roues faite exprès pour lui, traînant une nichée d'enfants de l'air de ne pas y toucher, vous vous écrieriez immédiatement : " Dieu ! que ce chien est fort ! "

Et s'il vous arrivait de l'entendre appeler " Turc ! " vous penseriez aussitôt que ce nom lui fut donné à cause de cette force peu ordinaire dont il use avec la suprême indifférence d'un pacha !

Et voilà tout ce que vous sauriez de lui.

Pourtant, il mérite bien qu'on le connaisse davantage, car c'est un personnage, vraiment.

Turc, comme vous le voyez, est un danois de la plus belle taille, qui appartient au meunier des " Trois Moulins ", M. Piquet. On ne le trouve jamais seul par les chemins, mais toujours accompagné de son maître ou des enfants auxquels il est soumis comme le premier toutou venu. On craint que sa présence n'effraie les tout petits dans les rues ou qu'il ne s'abaisse à lier conversation avec quelque roquet de mince lignage ou quelque chien de forme de plébienne origine. C'est la seule raison qui le fasse surveiller de près car sa réputation de bonne bête lui attire la confiance.

Si vous aviez été admis dans l'intimité des habitants des " Trois Moulins ", vous eussiez vu quelle place importante Turc avait su prendre dans la maison. Ce n'était pas un vulgaire chien de garde comme le sont ordinairement ses pareils : il s'était élevé jusqu'au rôle de bonne d'enfants, car les " petits " ne manquaient pas chez ses maîtres. Jenny était bien une grande fille de dix ans déjà raisonnable ; mais Charles n'avait que sept ans et les deux derniers, deux jumeaux, un an et demi, et c'est très gênant deux jumeaux d'un an et demi dans un moulin où tout le monde doit travailler du matin au soir. Turc de lui-même sembla comprendre la situation et comme son instinct le portait vers les deux bébés comme vers des êtres qui se rapprochaient davantage de sa propre nature, il s'ingénia visiblement à les amuser. Il jouait autour d'eux avec des grâces plaisantes et une bonhomie, qui lui gagnèrent le cœur de maman Francine.

Cependant Jenny le taquinait souvent, Charles le tourmentait plus d'une fois ; mais il supportait tout avec une patience de philosophe, parce qu'il se savait aimé de ses bourreaux. Et quand il se voyait prêt à perdre patience, il faisait entendre un de ces aboiements formidables qui mettait aussitôt, et pour quelques instants, le cher ennemi en déroute.

Parmi les habitants de la ferme, il en était un qui ne vivait pas en très bonne intelligence avec Turc, Pierre, le garçon meunier, âgé de vingt ans, n'avait jamais donné au danois une bouchée de son pain, ni une tape amicale ; en revanche, à certaines heures, il lui mettait une grosse chaîne au cou et s'amusait à l'exciter de loin. Il riait de lui voir les yeux injectés de sang, la gueule ouverte et écumante, d'entendre ses abois furieux d'impuissante colère. Quand Pierre s'éloignait, Turc alors se couchait, et à lui voir la tête allongée sur ses pattes de devant, on eût pu croire qu'il dormait. Cependant le domestique venait-il à traverser la cour, son pas retentissait-il au seuil de l'étable, sa voix arrivait-elle du potager ou de l'intérieur de la maison, les oreilles du chien se dressaient, un frémissement courait à fleur de poil, et un rictus silencieux déconvenait ses dents blanches pendant que son regard flamboyait soudain et qu'un grondement sourd comme le roulement lointain du tonnerre révélait une agitation intérieure que personne à la ferme ne soupçonnait.

Il eût été intéressant cependant de chercher à se rendre compte de ce qui se passait dans ce cerveau de bête. Que peut penser un être indignement outragé et qui sait que d'un tour de rein il peut sauter aux épaules de son ennemi et d'un seul coup lui planter ses crocs en pleine gorge !... Mais Turc avait une telle réputation de bonté, de patience et de douceur qu'on ne pouvait supposer qu'il en pensât si long.

Un acte de dévouement qui lui attacha tous les cœurs mit bientôt le comble à sa réputation. Un jour d'été Jenny et Marton la servante eurent envie de se baigner dans la rivière à quelques mètres au-dessous du moulin. Il faisait si chaud et l'eau avait une mine si attirante ! L'Eure est dangereuse, car son lit est semé de longues herbes et, par places, de trous profonds dont rien à la surface ne révèle la présence. Jenny et Marton, comme deux enfants, s'ébattaient et se poursuivaient en s'éclaboussant d'eau, lorsque soudain la petite glissa et disparut dans uno de ces traîtresses excavations. La servante, affolée, cria aussitôt, n'osant faire un pas en avant dans la crainte de se noyer. Mais Turc qui n'était pas loin, avait vu. D'un bond il se jette à la nage, plonge et ramène Jenny. On en fut quitte pour la peur.

On pense si le chien fut caressé et couronné de fleurs.

A quelques jours de là, notre bête se trouvait seule, gravement couchée dans l'herbe, sur les bords de l'Eure, en amont de l'écluse. Ici les profondeurs sont redoutables. Le chien allongé, les yeux mi clos, semblait guetter quelque chose. Il dressait une oreille, puis l'autre, soulevait la tête, la laissait retomber. Bientôt un bruit dans l'eau le mit debout et il vit un homme qui nageait. D'un air satisfait Turc remua la queue et se glissa dans la rivière.

Sur le pont du moulin le meunier se trouvait à passer quand il aperçut son chien et un homme qui paraissaient lutter au milieu du courant.

" Encore un imprudent ! s'écria Piquet, et voilà ce bon Turc en train de le repêcher ; mais un homme n'est pas un enfant, le sauvetage en est autrement difficile, volons à son secours. "

Promptement il détacha la barque et rama vers l'infortuné dans lequel il reconnut son garçon meunier. Pierre avait perdu connaissance et le

chien le tenait d'une si malheureuse façon qu'il lui enfonçait la tête sous l'eau. Piquet poussa un juron terrible.

" Ici, Turc, apporte ! " Mais Turc se laissait aller au courant et ne faisait que les mouvements nécessaires pour ne pas couler avec son fardeau.

" Pauvre bête ! Elle est à bout de forces, j'en suis sûr ! "

Et, en hâte, il les rejoignit.

Turc ne voulait pas lâcher sa proie ; jusqu'au bout il tonait à sauver son homme. Quand on le lui eut retiré, il regagna la rive en grognant.

En revenant à la vie, Pierre déclara, à la stupéfaction générale, que Turc avait voulu le noyer. Le chien lui avait, paraît-il, jeté ses pattes énormes sur la tête pour le faire enfoncer. Personne ne voulut ajouter foi à ce singulier récit, Turc était colonnié, méconnu. Mais Piquet se souvint de l'attitude de l'animal refusant de céder son fardeau et des soupçons levèrent en son esprit. Il ne devait pas tarder à les éclaircir.

Quelque temps après Pierre traversait la cour du moulin, un sac de farine sur le dos ; il buta si malencontreusement une pierre qu'il tomba. Turc, à ce moment, vaguait en liberté. A peine eut-il aperçu le garçon à terre qu'il lui courut sus et lui planta ses crocs formidables dans le bras. Pierre hurlait de douleur et le meunier, une seconde fois, vint à temps pour le sauver.

Mais quel scandale aux " Trois Moulins ". Turc, le bon, le patient, le doux, une pareille conduite ! Que croire ! L'idée que la pauvre bête était atteinte de la terrible maladie de la rage s'empara de tous les esprits. Mis immédiatement à la chaîne, défense fut faite aux enfants de l'approcher.

On lui jetait sa nourriture de loin, on le gardait à vue. Cependant Turc restait calme. Il mangeait de bon appétit et semblait dormir du sommeil du juste. Quand Jenny ou son frère passait près de sa niche, il courait à eux de toute la longueur de son attache, se battait les flancs de sa queue et appelait avec de petits cris plaintifs qui mendaient une caresse.

" Pauvre Turc ! " disait Jenny de sa douce voix.

Et Turc fléchissait les pattes, se traînait par terre devant sa petite maîtresse, redoublait sa prière qui tournait au sanglot.

Il devenait évident pour tous que Turc n'était point malade ; cependant Pierre réclamait sa mort. Il s'offrait même à exécuter la sentence et il disait partout que si le patron ne se décidait pas, il déposerait sa plainte chez M. le maire.

Le meunier soucieux, perplexe, lui parla ainsi :

" Pierre, si tu persistes à demander la mort de notre chien, nous serons forcés de le tuer ; mais mon garçon, permets-moi de te rappeler que tu as eu les premiers torts. "

— Des torts envers un chien !

— Oui, Pierre, tu l'as souvent maltraité sans raison, et, en vérité, l'on ne peut exiger plus d'un animal que d'un homme. Il a de la rancune, n'en as-tu jamais ressenti contre tes ennemis ?... "

— Mais, patron, je ne peux pourtant pas me laisser dévorer par cette bête ; un jour ou l'autre c'est ce qui m'attend... "

— Aussi mon intention n'est pas de t'y exposer plus longtemps. Dans quelques mois tu tireras au sort et tu seras obligé de partir. D'ici là, rentre dans ta famille, et je te paierai tes gages comme si tu travaillais pour moi. A ton retour je te trouverai une autre place chez un mounier de ma connaissance de l'autre côté de Chartres. "

Pierre ne répondit pas, car sa rancune était tonaco et il avait juré qu'il aurait la peau de ce maudit chien.

" Allons, reprit le meunier, renonce à ta vengeance, je t'en prie, et pour te remercier, voilà ce que Jenny te donne. "

Il lui mit un billet de cent francs dans la main. Pierre n'hésita plus.

" Merci, maître, je partirai dès ce soir si vous le voulez et je vous promets de ne rien tenter contre cette vilaine bête, mais c'est seulement par amitié pour votre Jenny ce que j'en fais. "

— A mon tour de te remercier, mon garçon, et de te féliciter de montrer des sentiments dignes d'un chrétien. J'ai beaucoup réfléchi à ce qui vient de se passer, et je me suis vu sur le point de tuer l'animal ; mais il a sauvé ma fille et nous a toujours bien servi. D'un autre côté, impossible de le raisonner, un chien suit son instinct, car c'est une erreur de croire que le chien rend le bien pour le mal. Quand il lèche la main qui le frappe, il ne le fait que pour la désarmer et parce qu'il se sent trop faible pour se révolter, vaincu à l'avance. Au contraire, celui-là n'oubliera jamais l'injure et cherchera toujours à se venger qui se sait le plus fort. Et on agissant ainsi il obéit à la loi naturelle. Pour les sauvages et les bêtes féroces, " la force prime le droit " ; les peuples primitifs et les animaux que nous avons en quelque sorte civilisés ont pour premier précepte " œil pour œil, dent pour dent ". Seul l'homme vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire capable de se dominer et de s'élever au-dessus de ses passions, sait pardonner. "

Le meunier, par ces mots, espérait éloigner de Pierre toute idée de vengeance secrète ; il est si facile d'empoisonner un chien sans se laisser deviner. Le garçon a tenu parole jusqu'à ce jour, et comme il ne reviendra pas aux " Trois Moulins ", on peut espérer qu'il ne se rencontrera plus avec Turc.

Mais depuis ces événements, la situation du chien a bien changé. Il a gagné en respect ce qu'il a perdu en liberté. Plus de joyeuses paroles, avec la charrette emplie de bébés, sous la conduite de Jenny. On le caresse moins, on le craint davantage. Des journées entières à l'attache, il s'est vu destituer de ses anciennes fonctions de bonne d'enfant, et ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'on lui permet de vaguer par la cour pour garder le moulin.

Jenny seule, la chère petite reconnaissante, est restée la même pour son sauveur, et s'efforce, par des caresses, d'adoucir sa disgrâce.

JEAN MAURICE.